

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Joël CANDAU, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. " Que sais-je? " no 3160, 1996, 128 p.

par Ignaki Olazabal

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 20, n° 3, 1996, p. 147-148.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015445ar>

DOI: 10.7202/015445ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

les envisager comme une production de sens gouvernée par des facteurs passés sous silence lors de l'énonciation.

Christian Ghasarian  
Les Alludes  
Route de Saint-Barthélémy  
83690 Salernes  
France

---

Joël CANDAU, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? » n° 3160, 1996, 128 p.

La notion de *mémoire collective* est un de ces termes-monument bien enracinés, comme le prouve une tradition datant de Maurice Halbwachs. Des historiens (J. Le Goff ou P. Nora) et des anthropologues (R. Bastide, F. Zonabend, L. Assier-Andrieu) lui attribuent une importance fondamentale en en faisant le moteur de la transmission dans les sociétés. Candau, lui, préfère la prudence, considérant le concept indûment réifié. Il croit plutôt que :

La seule chose que les membres d'un groupe ou d'une société partagent réellement, c'est ce qu'ils ont oublié de leur passé commun. La mémoire collective est sans doute davantage la somme des oublis que la somme des souvenirs car ceux-ci sont avant tout et essentiellement le résultat d'une élaboration individuelle alors que ceux-là ont en commun précisément le fait d'avoir été oubliés. La société se trouve donc rassemblée moins par ses souvenirs que par ses oublis. (p. 64)

Se référant à l'œuvre de Halbwachs (et à ses deux plus populaires ouvrages), Candau refuse d'accorder à la mémoire collective un statut supérieur à celui de *cadres sociaux de la mémoire*, dont les bases théoriques sont assurément plus solides. Davantage une « rhétorique du communautaire » dont la force expressive l'emporte sur l'explication du réel, la mémoire collective est une idée à haute teneur émotive, difficilement rationalisable. En somme, écrit l'auteur, « on serait tenté de dire que cette notion est plus poétique que théorique » (p. 68).

Il faut bien reconnaître, toutefois, une politisation à caractère souvent dramatique de cette mémoire collective, comme le prouve l'engouement mémoriel dans les sociétés contemporaines. Ainsi, les mémoires dans la société sont multiples et diverses : « hiérarchisées, officielles ou souterraines, [...] occultées, injuriées, éclatées, délitées, blessées, mutilées, à la dérive ou naufragées » (p. 72). Les innombrables mémoriaux, plaques, événements commémorés traversent la vie quotidienne (en France, en tout cas, ceci est plus que manifeste). Légitimes très souvent, ces mémoires collectives ne s'en trouvent pas moins en concurrence les unes les autres, en proie à une certaine balkanisation. Parmi les divers usages sociaux de la mémoire il se peut que l'on assiste à la « falsification orwellienne de la mémoire », ou que l'on soit confronté à ce que Todorov a appelé « les abus de la mémoire ». D'autre part, Candau n'oublie pas d'insister sur l'oubli, l'amnésie collective en tant que stratégie fonctionnelle — si bien relevée d'ailleurs dans les travaux de Nicole Loraux.

L'économie de l'ouvrage s'établit suivant une progression logique. L'auteur évoque brièvement, en s'appuyant sur des sources très actualisées, les fondements de la mémoire biologique et cognitive de l'individu, avant d'aborder l'aspect mythique et philosophique de la mémoire (en considérant l'œuvre de Bachelard plutôt que celle de Bergson), sa raison pratique et ses démêlés avec l'histoire. Le dernier chapitre, le plus long, est spécifiquement consacré au « champ de l'anthropologie de la mémoire ».

Dans ce dernier chapitre, Candau mentionne tout d'abord la production patrimoniale, les « maisons de mémoire », les monuments, archives ou repères dans la société. Les *lieux de mémoire*, terme emprunté par Pierre Nora à Frances Yates, est utile pour l'anthropologue, surtout lorsque celui-ci s'intéresse aux « micro-lieux de mémoire qui, à l'échelle d'un village, d'un quartier ou d'une rue, peuvent avoir autant d'importance pour la collectivité que n'en ont le Panthéon (lieu réel) ou les "notions mémoire" de droite et de gauche (lieu idéal) [...] » (p. 118). Le concept de *transmission sociale* est tout aussi utile qu'usité au moment de décrire une organisation sociale ou parentale. Ceci se trouve concrétisé dans la ritualisation de la vie sociale, les traditions, les mœurs... Se pose alors l'âpre question du savoir transmettre. Lévi-Strauss qualifie les sociétés traditionnelles d'authentiques parce que la transmission se fait directement entre les personnes, mortes ou vivantes, alors qu'il dit inauthentiques les sociétés modernes ou contemporaines, puisqu'elles se servent d'intermédiaires plus artificiels, tels les livres, ordinateurs, archives, etc. Candau, plus relativiste, ne partage pas l'avis du maître. Nous revenons ici inévitablement aux *cadres sociaux de la mémoire*. Les mémoires professionnelles sont, dans notre monde contemporain, tout aussi riches et directes que celles des chasseurs-cueilleurs. En fait, l'auteur ne croit pas aux *sociétés froides*, dans la mesure où toute transmission se concrétise par un héritage adaptatif (p. 114). L'ethnographe cherche aussi les traces de la mémoire des sociétés dans cette technique, courante, qu'est le récit de vie, la mémoire devenant aussi « un art de la narration » (p. 106). L'auteur note finalement la proche parenté existante entre mémoire et identité. Comment, en effet, une identité est-elle possible en l'absence d'un passé approuvé : « À des mémoires totales correspondent des identités solides, à des identités fragmentées des mémoires éclatées » (p. 120). Ce propos intéressera sans doute l'ethnologue contemporain, l'identité fragmentée nous faisant inévitablement penser à la condition postmoderne (cela est clair, en tout cas, lorsque l'on rencontre le thème de l'ethnicité dans le monde contemporain).

Dans ce « Que sais-je ? » admirablement construit, Candau propose une excellente introduction à l'anthropologie de la mémoire. Les références (en bas de page) sont abondantes, actuelles et toujours pertinentes. Or, il n'est pas facile de rédiger un précis sur un concept aussi vaste et polymorphe que celui de mémoire collective. L'érudition de l'auteur, savamment ordonnée, permettra au néophyte comme au spécialiste de l'anthropologie de la mémoire de faire le point sur la question de la transmission sociale, du souvenir et de l'oubli.

Ignaki Olazabal  
5213, rue Jeanne-Mance  
Montréal  
Québec H2V 4K3